# LE DUEL

# IMPOSSIBLE,

## COMÉDIE

## EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par M. A. MARTAINVILLE;

*Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Louvois, le 7 ventose an* 11.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. (1803)

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| D'ORTIGNY, capitaine de vaisseau. | M. *Vigny.* |
| FRÉDÉRIC, son neveu. | M. *Valcour.* |
| LAFLEUR, valet de Frédéric. | M. *Picard jeune.* |
| Mad. THIBAULT, aubergiste. | Mad. *Molé-Légé.* |
| UN BRIGADIER de gendarmerie. | M. *Edouard.* |
| Des Gendarmes. | |

*La scène se passe dans une auberge.*

*Nota.* Les Acteurs sont en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent être au théâtre, le premier inscrit tient la droite.

---

# LE DUEL IMPOSSIBLE.

*Le théâtre représente une salle commune d'auberge, une porte de cabinet de chaque côté, une table et ce qu'il faut pour écrire à droite; la chambre de Frédéric est à droite, celle du dehors à gauche.*

## SCENE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, *il sonne et appelle de sa chambre.*

LAFLEUR ? Lafleur ? (*il entre.*) Le maraud ne viendra pas. Lafleur ? Lafleur ?

## SCENE II.

FRÉDÉRIC, LAFLEUR.

FRÉDÉRIC.

Arrive donc, voilà deux heures que je t'appelle.

LAFLEUR.

Pardon, monsieur; mais le moyen de rien entendre, quand on est en conversation réglée avec madame Thibaut, notre hôtesse; c'est une femme avec laquelle on peut s'instruire. En un quart-d'heure, elle m'a mis au fait de la chronique du pays. Le chirurgien hérite, le maire divorce, sa sœur se hâte de se marier; vingt-quatre heures de séjour seulement, et je me mêlerai de quelqu'une de ces affaires-là; je ferai briller mon talent pour les négociations; avec vous, monsieur, les occasions sont si rares... Non, vrai, depuis quelque tems je me rouille.

FRÉDÉRIC.

Laisse-là madame Thibaut, et commande des chevaux de poste.

LAFLEUR.

Quoi, monsieur, vous partez?

FRÉDÉRIC.

Immédiatement après le dîner.

LAFLEUR.

Votre dessein était pourtant de vous reposer jusqu'à demain matin?

FRÉDÉRIC.

J'ai changé d'avis, j'ai des pressentimens, je ne serai tranquille qu'à Paris.

LAFLEUR.

En vérité, monsieur, à votre empressement, à vos craintes, on vous prendrait pour un grand coupable; et pourtant que redoutez vous? la rencontre d'un oncle.

FRÉDÉRIC.

Envers qui j'ai bien des torts.

LAFLEUR.

Vous vous les exagérez.

FRÉDÉRIC.

Je lui dois tout. Orphelin à l'âge de huit ans, il pourvut aux frais de mon éducation; sa tendresse pour moi, le desir de me donner un état brillant, purent seuls le déterminer à continuer la périlleuse carrière de capitaine de vaisseau: depuis douze ans qu'il est chargé dans l'Inde d'un commandement important, chacun de mes jours a été marqué par ses bienfaits, toutes ses lettres m'assurent de son paternel attachement; et, pour le payer de tant de soins généreux, je me marie sans son consentement.

LAFLEUR.

Ma foi, monsieur, attendre une réponse de l'Inde, c'est bien long pour des amoureux; d'ailleurs votre épouse est jeune, belle, vertueuse; que peut dire votre oncle? lui-même n'aurait pas mieux choisi.

FRÉDÉRIC.

Au moment où j'allais lui écrire, pour lui avouer ma faute et en implorer le pardon, je reçus de lui cette lettre, qui fut pour moi un coup de foudre.

LAFLEUR.

Il faut en effet qu'elle soit bien terrible, pour vous avoir déterminé à quitter le château d'Ortigny, à conduire votre épouse chez sa tante, et à partir en poste pour Paris.

FRÉDÉRIC.

Tu vas juger, toi-même, si j'ai raison d'être allarmé; voici la lettre de mon oncle. (*il lit.*) « De Rochefort.

« Dieu merci, je suis en France. Dans quinze jours je » t'embrasserai; j'apporte avec moi le fruit de douze ans de » travaux; tout est pour toi; la seule condition que je mette » à ce don, c'est que tu accepteras pour épouse la fille » d'un vieux camarade. Ne vas pas t'aviser de me contra- » rier sur cet article, car, morbleu, c'est la seule chose que » je ne te pardonnerais jamais.

» Ton oncle, D'ORTIGNY. »

Eh bien, crois-tu qu'il me restât d'autre parti que la fuite?

LAFLEUR.

Il est sûr que l'épître n'est pas très-rassurante; mais fuir... Ah! si monsieur avait eu assez de confiance en moi pour me consulter!

FRÉDÉRIC.

Que fallait-il faire?

LAFLEUR.

Attendre votre oncle, tomber à ses pieds avec votre épouse; il est bon, il vous aime, il eut pardonné.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle est sensible, mais vif, brusque, impétueux, jaloux de son autorité; son premier mouvement est terrible, et, sans doute, il eut cru son orgueil intéressé à soutenir l'arrêt qu'eut prononcé sa colère.

LAFLEUR.

Si j'avais été chargé d'arranger cet affaire-là, j'aurais répondu du succès, j'aurais présenté les choses, sous un certain jour... qui... c'est que, dieu merci, on sait que je ne suis pas une bête... D'ailleurs, ne devez vous pas craindre que votre fuite n'augmente encore son ressentiment.

FRÉDÉRIC.

L'essentiel est de se soustraire à la première explosion;

j'ai laissé pour lui, au château, une lettre respectueuse et tendre; j'espère que la solitude lui fera bientôt sentir le besoin d'avoir, auprès de lui, des cœurs qui le chérissent; en un mot, je charge le tems de plaider ma cause.

LAFLEUR.

C'est un grand avocat... Mais votre oncle, d'après sa lettre, ne doit arriver au château que dans quinze jours; pourquoi vous fatiguer à courir la poste jour et nuit? prenez du repos.

FRÉDÉRIC.

Je tremble que mon oncle n'ai hâté son départ; je crains de le rencontrer.

LAFLEUR.

En supposant que cela arrive, que risquez-vous? Depuis l'âge de huit hans, votre oncle ne vous a pas vu; vous devez être un peu changé; qu'elle apparence qu'il vous reconnaisse?

FRÉDÉRIC.

Aucune; mais n'importe, je veux partir.

LAFLEUR.

Vous serez obéi.

FRÉDÉRIC.

Je vais écrire à ma femme. Ordonne qu'on me serve promptement.

LAFLEUR.

Il suffit.

*( Frédéric rentre dans sa chambre. )*

---

## SCENE III

LAFLEUR, *seul.*

Allons, Lafleur, il faut remettre le pied à l'étrier. C'est dommage, je me trouvais si bien ici; bonne cuisine et caquetage, les deux choses que j'aime le mieux au monde.

---

## SCENE IV.

M. D'ORTIGNY, Mad. THIBAUT, LAFLEUR.

*( On entend d'Ortigny sonner avec violence et crier. )*

Holà! quelqu'un, holà! ( *Il sonne.* ) Holà! holà!

LAFLEUR.

Quel bruit ! il faut qu'il y ait ici un voyageur bien impatient.

D'ORTIGNY, *entrant.*

Oh ! la maudite auberge ! Ils laisseraient casser les sonnettes, plutôt que de répondre. Êtes-vous de la maison, vous ?

LAFLEUR.

Non, monsieur; mais, si je puis...

Mad. THIBAUT, *accourant.*

Oh ! mon dieu, qui fait donc tout ce tapage ?

D'ORTIGNY.

Et parbleu, c'est moi, qui sonne, qui crie depuis deux heures.

Mad. THIBAUT.

Et que veut, monsieur ?

D'ORTIGNY.

A dîner, sur le champ... Je veux en outre...

Mad. THIBAUT.

Du gibier, peut-être, j'en ai d'exquis.

D'ORTIGNY.

Et qui vous parle de gibier, je veux...

Mad. THIBAUT.

Du poisson, j'ai le plus beau, le plus frais...

D'ORTIGNY.

Ah ! la maudite bavarde, écoutez-moi donc.

Mad. TAIBAUT.

Ah ! je devine, monsieur veut des friandises.

D'ORTIGNY.

Eh non, morbleu ! je veux des chevaux de poste.

Mad. THIBAUT.

Ah ! ce n'est que cela ; eh, mon dieu, vous n'avez qu'a parler ; dieu merci, je n'ai pas l'habitude de faire demander deux fois les choses.

D'ORTIGNY.

Et voilà deux heures que je demande à dîner.

Mad. THIBAUT.

Dans mon auberge, on a pas le tems de desirer; demandez plutôt à ce brave garçon-là, il vous dira des nouvelles de ma

cuisine, de ma cave; ce n'est pas pour me vanter, mais, dans tout le département, on ne trouverait pas une auberge comme la mienne; il n'y a pas, quinze jours encore que le préfet a dîné ici.

D'ORTIGNY.

Eh bien ! il a été plus heureux que moi; car j'ai grand peur de m'en aller à jeun...

Mad. THIBAUT.

Monsieur est donc bien pressé ?

D'ORTIGNY.

Très-pressé; je n'ai pas un instant à perdre, pour arriver demain au château d'Ortigny; je veux surprendre un neveu...

LAFLEUR, *à part.*

Au château d'Ortigny! un neveu ! ciel ! c'est notre oncle.

Mad. THIBAUT.

Où monsieur veut-il qu'on le serve ?

D'ORTIGNY.

Où vous voudrez, pourvû que ce soit promptement.

Mad. THIBAUT.

Le rez-de-chaussée est très-commode.

D'ORTIGNY.

Soit, au rez-de-chaussée... je vais descendre.

Mad. THIBAUT.

En un clin-d'œil, tout sera prêt; votre servante, monsieur.

(*Elle sort, et d'Ortigny rentre.*)

---

## SCENE V.

LAFLEUR, *seul.*

Quelle rencontre !... Ah! monsieur le capitaine, vous voulez nous surprendre, ma foi, vous y réussissez bien, et plutôt que vous ne pensiez... Prévenons mon maître de cet évènement... le voici.

## SCENE VI.

### LAFLEUR, FRÉDÉRIC.

LAFLEUR.

Ah ! monsieur, quelle nouvelle !

FRÉDÉRIC.

Que viens tu m'annoncer avec ton air égaré ?

LAFLEUR.

Votre oncle...

FRÉDÉRIC.

Eh bien, mon oncle ?

LAFLEUR.

Il est ici.

FRÉDÉRIC.

Il est ici ?

LAFLEUR.

Je l'ai vu, entendu... un capitaine de vaisseau qui va au hâteau d'Ortigny pour surprendre un neveu.

FRÉDÉRIC.

Je suis perdu.

LAFLEUR.

Eh non, monsieur, vous êtes sauvé. C'est votre bonne étoile ui vous l'amène pour hâter une explication.

FRÉDÉRIC.

Dont le résultat sera...

LAFLEUR.

Votre pardon ; je réponds que dans une heure vous partez nsemble pour d'Ortigny. Allons, monsieur, du courage.

FRÉDÉRIC.

Le mien m'abandonne.

LAFLEUR.

Dites-lui que vous voliez au-devant de lui.

FRÉDÉRIC.

Evitons plutôt sa rencontre.

LAFLEUR.

Si monsieur voulait me charger de cette affaire, j'oserais ien répondre de tout arranger.

FRÉDÉRIC.

Oui, tu irais faire encore quelque gaucherie...

LAFLEUR.

Monsieur me rend peu de justice ; je puis dire que je n'ai jamais rien entrepris sans en venir à mon honneur.

FRÉDÉRIC.

Sérieusement, tu espères appaiser mon oncle ?

LAFLEUR.

J'en suis sûr ; seulement laissez-moi le maître absolu des moyens.

FRÉDÉRIC.

Songe que ma vie est entre tes mains.

LAFLEUR.

Je la sauverai ; j'entends du bruit, c'est votre oncle. Rentrez.

FRÉDÉRIC.

Je m'abandonne à toi.

LAFLEUR.

Vous ne pouvez mieux faire.

---

## SCENE VII.

D'ORTIGNY, LAFLEUR, *au fond de la scène.*

D'ORTIGNY.

Si je rencontre encore sur ma route deux où trois auberges comme celle ci, il n'y a pas de raison pour que j'arrive ; je me fais cependant un vrai plaisir de surprendre mon neveu.

LAFLEUR, *dans le fond.*

Il ne l'est déja pas mal.

D'ORTIGNY.

Comme il va me sauter au col.

LAFLEUR, *de même.*

Pas tout-à-fait.

D'ORTIGNY.

Et sur le champ, je lui ordonne de se marier.

LAFLEUR, *de même.*

On vous a obéi d'avance.

D'ORTIGNY.

Avec une fille de mon choix.

LAFLEUR, *de même.*

Non pas, s'il vous plaît, du nôtre. Allons, Lafleur, voici le moment, attaquons l'ennemi, (*il s'avance vers d'Ortigny en*

*lui faisant de grandes salutations.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

D'ORTIGNY.

Voilà un garçon bien poli ; que me veut-il ?

LAFLEUR.

Monsieur, vous allez sans doute, me trouver bien indiscret, mais ne vous ai-je pas entendu, devant l'aubergiste, prononcer le nom d'Ortigny.

D'ORTIGNY.

Oui.

LAFLEUR.

Ce nom paraît vous intéresser ?

D'ORTIGNY.

Un peu, c'est le mien.

LAFLEUR.

Le vôtre ; ah ! monsieur, j'ai beaucoup connu quelqu'un qui le portait aussi.

D'ORTIGNY.

Ce ne peut être que mon neveu... Vous le connaissez ?

LAFLEUR.

Il n'y a pas encore bien long-tems que je l'ai vû.

D'ORTIGNY.

Eh ! dites moi, est-il grand, bien tourné ?

LAFLEUR.

Oui, monsieur, fort joli homme... tout votre portrait.

D'ORTIGNY.

Tant mieux.

LAFLEUR.

Doux, poli, affable... comme vous, monsieur.

D'ORTIGNY, *très-brusquement.*

Eh morbleu, laissez moi un peu de côté, et me parlez de mon neveu.

LAFLEUR.

Toutes les femmes en raffolent.

D'ORTIGNY.

Eh bien, tant mieux; pourvû qu'elles ne lui fassent pas faire de sottises.

LAFLEUR.

Un jeune homme n'est pas de marbre, il s'est épris d'une demoiselle bien née, belle, vertueuse.

D'ORTIGNY.

Diable ! cela devient sérieux ; eh bien ?

LAFLEUR.

Et lui, honnête, généreux, fidèle à sa parole.

D'ORTIGNY, *impatienté.*

Eh bien ! eh bien ! qu'en a t-il fait ?

LAFLEUR.

Il l'a épousée.

D'ORTIGNY.

Epousée ?

LAFLEUR, *à part.*

Voilà la bombe lancée. ( *haut.* ) Oui, monsieur, et tout le monde a applaudi à son choix.

D'ORTIGNY, *furieux.*

Et moi je le réprouve. Se marier sans mon consentement !

LAFLEUR.

Il y comptait.

D'ORTIGNY.

Sans m'en prévenir !

LAFLEUR.

Sa lettre est en route.

D'ORTIGNY.

Moi qui lui destinais une épouse !

LAFLEUR.

Il l'ignorait.

D'ORTIGNY.

Il sera puni de son ingratitude.

LAFLEUR.

Punissez-le en lui pardonnant.

D'ORTIGNY.

Lui pardonner ! ... Jamais.

LAFLEUR.

Monsieur...

D'ORTIGNY.

Je vais lui envoyer l'ordre de quitter, sur le champ, mon château.

LAFLEUR.

Monsieur !... ah ! quel homme ! c'est un salpêtre.

D'ORTIGNY.

Je l'abandonne, le déshérite.

LAFLEUR, *à part.*

Eh bien, j'ai joliment arrangé cette affaire là !

D'ORTIGNY.

Je ne veux plus entendre parler de lui.

LAFLEUR, *à part.*

Réparons ma bévue par un coup de maître.

D'ORTIGNY

Malheur à lui, s'il s'offrait à mes yeux.

LAFLEUR, *à part.*

Portons le grand coup. ( *il prend le ton larmoyant.* ) Ah ! monsieur, le pauvre jeune homme n'aura garde de se présenter devant vous.

D'ORTIGNY.

Morbleu, il fera bien.

LAFLEUR.

Ça lui est bien impossible.

D'ORTIGNY, *avec inquiétude.*

Serait-il malade ?

LAFLEUR.

Ah ! monsieur !

D'ORTIGNY.

Eh bien, quoi ? expliquez vous, vous m'allarmez.

LAFLEUR.

Il avait un rival, qui, jaloux de la préférence que votre neveu avait obtenue, le provoqua plusieurs fois.

D'ORTIGNY.

Sans doute, mon Frédéric aura corrigé cet impertinent ?

LAFLEUR.

Ils se sont battus.

D'ORTIGNY.

Bon....

LAFLEUR.

Et votre neveu...

D'ORTIGNY, *avec tendresse.*

A été blessé ?

LAFLEUR.

Tué, monsieur.

D'ORTIGNY.

Tué ! ah ! ciel mon Frédéric ! ce coup m'accable.

LAFLEUR, *à part.*

J'en étais sûr... nous triomphons.

D'ORTIGNY.

Etes vous bien certain de cet affreux évènement ?

LAFLEUR.

Que trop, monsieur ; j'y étais.

D'ORTIGNY, *le saisissant brusquement au collet.*

Tu y étais, misérable ?

LAFLEUR.

Ah ! doucement, monsieur, vous m'étranglez.

D'ORTIGNY.

Nomme-moi son meurtrier.

LAFLEUR, *à part.*

Le diable soit de mon invention.

D'ORTIGNY.

Parle, ou tu es mort.

LAFLEUR.

Eh bien, monsieur, c'est... Que dire ?

D'ORTIGNY.

C'est ?

LAFLEUR.

C'est... c'est mon maître.

D'ORTIGNY, *le lâchant et le repoussant.*

Ton maître ? où est-il ?

LAFLEUR.

Avec moi, dans cette auberge.

D'ORTIGNY.

Conduis-moi à sa chambre.

LAFLEUR, *à part.*

Comment me tirer de là ? ( *haut.*) Monsieur, il n'y est pas.

D'ORTIGNY.

Où est-il ? ventrebleu ! où est-il ?

LAFLEUR, *à part.*

Éloignons-le pour me donner le tems de tout préparer.

D'ORTIGNY.

Parleras-tu

LAFLEUR.

Je crois qu'il se promène dans l'allée des tilleuls, vis-à-vis l'auberge.

D'ORTIGNY.

Il suffit ; je vais le joindre.

LAFLEUR.

Ah ! monsieur, quel est votre dessein ?

D'ORTIGNY.

Tais-toi... je te défends de bouger d'ici.

( *il sort.* )

## SCENE VIII.

LAFLEUR, *seul.*

Ah ! quel homme ! quel homme ! je ne sais plus n'y où j'en suis, n'y ce que j'ai fait. Son ton m'en impose, me trouble ; mes idées s'embrouillent, mon génie m'abandonne ; je fais sottises sur sottises... En vérité, quand on a affaire à de pareilles gens, il faudrait mieux n'être qu'une bête. Comment sortir du mauvais pas où je me suis mis ; je ne vois qu'un seul moyen. . . Mais gardons-nous bien de laisser appercevoir à mon maître la moindre inquiétude... C'est une tète timidement organisée, et une étourderie renverserait l'édifice de mes projets... Ah ! monsieur le marin vous m'avez démâté, mais je prendrai ma revanche.

## SCENE IX.

FRÉDÉRIC, *avançant la tête avant d'entrer*, LAFLEUR.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! Lafleur ?

LAFLEUR.

Eh bien ! monsieur, c'est une affaire arrangée.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle me pardonne ?

LAFLEUR.

Il faudrait bien qu'il fut rancuniers, s'il ne vous pardonnait pas.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je respire.

LAFLEUR.

Au contraire, monsieur, vous êtes mort.

FRÉDÉRIC.

Je suis mort.

LAFLEUR.

Et bien mort, je vous en donne ma parole.

FRÉDÉRIC.

Comment tu m'as tué ?

LAFLEUR.

Moi, monsieur; je n'aurais jamais osé prendre cette liberté-là. C'est bien vous qui vous êtes tué vous-même.

FRÉDÉRIC.

Quelle énigme ! cesse de me tourmenter et me dis promptement où en sont mes affaires avec mon oncle ?

LAFLEUR.

Dans le meilleur état ; il sait que vous êtes marié.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ?

LAFLEUR.

Il vous abandonne, vous maudit, vous déshérite.

FRÉDÉRIC.

Je suis perdu.

LAFLEUR.

Au contraire, cela va le mieux du monde.

FRÉDÉRIC.

Comment me soustraire à son courroux ?

LAFLEUR.

Peut-on en conserver contre un mort ? vous avez un rival, il vous provoque, vous vous battez, il vous tue.

FRÉDÉRIC.

Il me tue ?

LAFLEUR.

Oui, monsieur, il vous tue ; vous voyez que jusqu'ici tout marche à merveille. Votre oncle, qui vous adore, est accablé par cette nouvelle ; il oublie tous les torts de son neveu, pour ne songer qu'à sa perte ; il va s'attendrir, verser des larmes... la victoire est à nous ; mais tout-à-coup a l'attendrissement succède la fureur, il veut connaître votre meurtrier, il m'interroge, me pousse, me serre de si près que je suis obligé de nommer... mon maître.

FRÉDÉRIC.

Moi.

LAFLEUR.

Vous... dans ce moment il vous cherche. Voilà, je l'avoue, qui ne va pas tout-à-fait aussi bien.

FRÉDÉRIC.

L'imbécille ! j'étais sûr qu'il ferait quelque bévue.

LAFLEUR.

Imbécille... c'est cela... non, continuez, je suis un sot... J'aurais bien voulu vous voir à ma place, et, d'ailleurs, sommes-nous plus mal, qu'avant mon entrevue avec votre oncle?.. vous vouliez partir, vous le pouvez encore.

FRÉDÉRIC.

C'est le parti qu'il faut prendre.

LAFLEUR.

Oui, si j'échoue dans le nouvel expédient que j'imagine.

FRÉDÉRIC.

Encore une gaucherie ?

LAFLEUR.

Et non, monsieur, un trait de génie... J'entends du bruit, c'est votre oncle. Attendez-le pied ferme ; au nom du ciel, sur-tout, n'allez pas vous découvrir, songez que vous avez tué son neveu et soutenez la gageure.

FRÉDÉRIC.

Et quel est ton but ?

LAFLEUR.

Votre bonheur ; mes moyens son sûrs : point de faiblesse, et je réponds de tout.

FRÉDÉRIC.

Le voici : pourrai-je soutenir cette épreuve ?

---

## SCENE X.

FRÉDÉRIC, D'ORTIGNY, LAFLEUR.

D'ORTIGNY, *à Lafleur.*

Vous m'avez trompé, je n'ai vu personne dans l'allée.

LAFLEUR.

Pardon, monsieur, je croyais...

D'ORTIGNY, *montrant Frédéric.*

Est-ce là votre maître ?

LAFLEUR.

Oui, monsieur.

D'ORTIGNY, *à Frédéric.*

Monsieur, je vous cherche, j'aurais besoin d'être un moment seul avec vous.

FRÉDÉRIC.

Seul avec moi, monsieur.

D'ORTIGNY.

Oui, monsieur, seul; votre étonnement cessera bientôt... Faites retirer votre valet.

(*Frédéric fait signe à Lafleur de sortir, et celui-ci l'encourage par ses gestes.*)

## SCENE XI.

### FRÉDÉRIC, D'ORTIGNY.

D'ORTIGNY.

Ma démarche vous parait sans doute singulière.

FRÉDÉRIC.

Il est vrai.

D'ORTIGNY.

Elle est pourtant toute simple.

FRÉDÉRIC.

J'attends que vous veuilliez bien me l'expliquer.

D'ORTIGNY.

Je suis le capitaine d'Ortigny. (*Frédéric fait un mouvement involontaire.*) Ce nom vous est connu, n'est-ce pas.

FRÉDÉRIC.

Beaucoup, monsieur, beaucoup.

D'ORTIGNY, *avec sensibilité.*

Je le crois; vous avez tué mon neveu, monsieur, un neveu que je chérissais, sur qui reposaient toutes mes espérances.

FRÉDÉRIC.

C'est bien malgré moi...

D'ORTIGNY.

Je sais tout... Ce ne sont pas de stériles reproches que je veux vous adresser ici... Je viens vous demander raison.

FRÉDÉRIC.

Me demander raison; ô ciel!

D'ORTIGNY.

Vous avez trop d'honneur, sans doute, pour me refuser une satisfaction si légitime...Je ne vous cache pas, monsieur, que vous avez détruit le bonheur de mon existence... Mon neveu seul m'attachait à la vie.

FRÉDÉRIC.

O le meilleur des oncles!...

D'ORTIGNY.

Vous vous attendrissez.

FRÉDÉRIC.

Ah! monsieur si vous pouviez sentir tout ce que cet instant me fait éprouver.

D'ORTIGNY.

Oui, je conçois que pour un brave homme, votre situation est pénible.

FRÉDÉRIC.

Oh! bien pénible, je vous jure.

D'ORTIGNY.

La mienne est bien plus cruelle, et vous êtes l'auteur de tous mes maux.

FRÉDÉRIC.

Croyez que mes regrets vous ont bien vengé.

D'ORTIGNY.

Cette vengeance ne me suffit pas...Le sang de mon neveu, du seul espoir de ma vieillesse, en réclame une autre, et je l'aurai.

FRÉDÉRIC.

Par pitié, monsieur, ne me contraignez pas... je ne suis déjà que trop malheureux.

D'ORTIGNY.

Franchement, je vous plains, je vous estime, mais je vous hais.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je n'y tiens plus.

D'ORTIGNY.

Vous pouvez choisir l'instant... mais le plutôt sera le meilleur... J'ai mon épée... prenez la vôtre.

FRÉDÉRIC.

Daignez m'écouter...

D'ORTIGNY.

Je n'écoute rien. Je vais me rendre dans l'allée ou je vous ai cherché si long-tems.

FRÉDÉRIC.

De grace.

D'ORTIGNY.

J'espère que vous ne me ferez pas attendre...mon neveu!.. mon pauvre Frédéric!...

FRÉDÉRIC.

Vous me voyez à vos pieds.

D'ORTIGNY.

Fi donc! c'est l'épée à la main que vous devez vous présenter devant moi... Je compte sur vous . . . Mon neveu ! . . mon cher neveu... *(il sort à gauche.)*

---

## SCENE XII.

### FRÉDÉRIC, LAFLEUR.

FREDERIC, *seul.*

Sa tendresse me fait encore sentir plus vivement mes torts... Mais comment me tirer de ce nouvel embarras? un duel avec mon oncle ! ma position est-elle assez bizarre?

LAFLEUR, *entrant.*

Eh bien ! monsieur , vous avez vu votre oncle ?

FRÉDÉRIC.

Plut au ciel que je l'eusse évité !

LAFLEUR.

Vous seriez-vous trahi ?

FRÉDÉRIC.

Non.

LAFLEUR.

Bon... il aura sans doute accablé de reproches le meurtrier de son cher neveu.

FRÉDÉRIC.

Des reproches ! oh ! c'est bien pis.

LAFLEUR, *faisant le geste de battre.*

Est-ce qu'il aurait été jusqu'à...

FRÉDÉRIC.

Il m'aime et veut venger ma mort en se battant avec moi

LAFLEUR.

Il veut se battre avec vous...

FRÉDÉRIC.

Rien n'a pu l'appaiser... excuses, prières... il a tout rejetté ; il m'attend vis-à-vis l'auberge et ne m'a donné que le tems de prendre mon épée.

LAFLEUR.

Mais c'est donc un diable que votre oncle ?

FRÉDÉRIC.

Quel parti prendre ?

LAFLEUR.

Ça ne laisse pas que d'être embarrassant... ce duel-là dérange tous mes projets.

FRÉDÉRIC.

C'est pourtant toi qui, avec tes beaux expédiens, m'a engagé dans ce labyrinthe...

LAFLEUR.

Je m'attendais à vos reproches. Servez donc les gens avec intelligence.

FRÉDÉRIC.

Qu'elle ressource me reste-t-il ?

LAFLEUR.

Ma foi, monsieur, je n'en vois qu'une.

FRÉDÉRIC.

Qu'elle est elle !

LAFLEUR.

Celle que vous vouliez d'abord employer. La fuite.

FRÉDÉRIC.

M'est-elle encore possible ? Comment partir sans être vu par mon oncle ?

LAFLEUR.

On peut aisément se soustraire à ce danger. J'imagine un moyen.

FRÉDÉRIC.

Aussi efficace que les autres, n'est-ce pas ?

LAFLEUR.

Immanquable, monsieur, immanquable. Justement voici tout ce qu'il faut pour écrire. Allons, monsieur, servez-moi de secrétaire.

FRÉDÉRIC.

Que prétends-tu faire ?

LAFLEUR.

Empêcher votre oncle de vous poursuivre : allons, écrivez.

FRÉDÉRIC, *s'asseyant.*

Risquons un dernier essai, il ne peut pas m'arriver pis.

LAFLEUR.

Ayez la main tremblante. Une écriture chevrotée.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi ?

LAFLEUR.

Comme un homme à l'agonie.

FRÉDÉRIC.

Est-tu fou ?

LAFLEUR.

Non, monsieur ; songez que votre blessure et les saignées ont dû vous affaiblir furieusement... Vous n'avez plus que le soufle.

FRÉDÉRIC.

Je commence à comprendre...

LAFLEUR.

Ecrivez... « Mon cher oncle . . . quand vous recevrez ma » lettre, je n'existerai plus.

FRÉDÉRIC.

Je n'existerai plus...

LAFLEUR.

» Amoureux et jaloux, je me suis battu avec mon rival.

FRÉDÉRIC.

Mon rival...

LAFLEUR.

» La fortune m'a trahi... C'est mon adversaire, lui-même, » que je charge de vous faire parvenir ma lettre.

FRÉDÉRIC.

Parvenir ma lettre...

LAFLEUR.

» Si jamais le sort vous fait rencontrer ensemble.

FRÉDÉRIC.

Ensemble...

LAFLEUR.

» Ne voyez en lui qu'un homme d'honneur, qui a usé » envers moi des procédés les plus délicats.

FRÉDÉRIC.

Les plus délicats...

LAFLEUR.

» Adieu, mon cher oncle, j'emporte au tombeau le senti- » ment de tous vos bienfaits. Votre mourant neveu,

» Frédéric d'ORTIGNY. »

Voilà qui est à merveille... Ployez la lettre, je la remettrai en tems et lieu... A présent je répondrais bien que votre oncle ne pensera plus à vous poursuivre; occupons-nous de votre départ... Justement je vois madame Thibaut. (*il appelle*) Madame Thibaut, madame Thibaut.

---

## SCENE XIII.

FRÉDÉRIC, LAFLEUR, Mad. THIBAUT.

Mad. THIBAUT, *dans la coulisse à droite*

Qui m'appelle ?

LAFLEUR.

Venez ici un instant.

Mad. THIBAUT, *dans la coulisse.*

J'y vais.

FRÉDÉRIC.

Que lui veux-tu ?

LAFLEUR.

Nous avons besoin d'elle pour que votre départ s'effectue secrètement.

Mad. THIBAUT, *entrant.*

Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs ?

LAFLEUR, *mystérieusement.*

Chut !... chut !...

Mad. THIBAUT.

Que signifie ce mystère ?

LAFLEUR, *la conduit dans un coin du théâtre.*

Chut !... Nous attendons de vous un service des plus importans.

Mad. THIBAUT.

Qu'est-ce que c'est ?... Vous commencez à m'intriguer...

LAFLEUR.

Ma chère madame Thibaut, vous avez un jardin.

Mad. THIBAUT.

Sans doute, j'ai un jardin... vous l'avez bien vu... Après?

LAFLEUR.

Ce jardin a probablement une petite porte qui donne sur la campagne ?

Mad. THIBAUT.

Oui. Il a une petite porte qui donne sur la campagne... Ou en voulez-vous venir ?

LAFLEUR.

Eh bien ! ma chère madame Thibaut, il faut...

Mad. THIBAUT.

Eh bien il faut... il faut... Il me fait bouillir.

LAFLEUR.

Il faut que vous fassiez conduire la chaise de mon maître, vis-à-vis de cettte petite porte, nous avons des raisons pour partir *incognito*.

Mad. THIBAUT.

Qu'est-ce à dire? messieurs, est-ce qu'on a quelque chose à craindre dans mon auberge ?

FRÉDÉRIC.

Eh madame, on ne vous dit pas cela.

Mad. THIBAUT.

Apprenez que ma maison n'est point un guet-à-pens, et qu'ici l'on sort comme on entre, par la grande porte.

FRÉDÉRIC.

Mais si vous connaissiez nos raisons !

Mad. THIBAUT.

Il n'y a point de raisons qui tiennent ; rien de clandestin, dans ma maison, messieurs, rien de clandestin.

FRÉDÉRIC, *à Lafleur*.

Elle est folle, je crois.

LAFLEUR, *à Frédéric*.

Laissez-moi faire, je vais la prendre par son faible... (*haut*.) Tenez monsieur, Mad. Thibaut est un femme discrète, prudente, nous pouvons lui faire une confidence entière.

Mad. THIBAUT.

Une confidence... Certainement, messieurs, je puis me flatter de n'avoir jamais trahi la confiance de personne.

LAFLEUR.

Oh ! nous n'en doutons pas.

Mad. THIBAUT.

Dieu merci, ma réputation est faite ; on me tuerait plutôt que de me faire révéler un secret. Tenez, il n'y a pas encore huit jours que ma voisine est venue me confier en pleurant, que son mari l'avait battue... Eh bien, jamais personne ne l'a su, ni le saura.

LAFLEUR.

Eh bien, Mad. Thibaut, puisque vous gardez si fidèlement les secrets, nous pouvons vous avouer que nous voulons partir furtivement, pour éviter une entrevue avec ce capitaine de vaisseau...

Mad. THIBAUT.

Qui sonne et qui crie si fort ?

LAFLEUR.

Lui-même... mon maître, ce jeune homme que vous voyez là, a eu le malheur de tuer le neveu du capitaine...

Mad. THIBAUT.

Comment tuer !... miséricorde ! un assassin dans ma maison.

LAFLEUR.

Mais non, c'est en duel.

Mad. THIBAUT.

Ma maison est perdue, discréditée, déshonorée.

FRÉDÉRIC.

Mais daignez écouter.....

Mad. THIBAUT.

Je n'écoute rien... à qui se fier ? c'est une horreur, une abomination ; au secours, à la garde, au secours.

( *elle sort en courant.* )

## SCENE XIV

LAFLEUR, FRÉDÉRIC.

LAFLEUR.

Mad. Thibaut ! Mad. Thibaut ! oh ! elle est déjà bien loin...

FRÉDÉRIC.

Mais c'est une extravagante fieffée ; à présent, comment partir sans être vu de mon oncle ?

LAFLEUR.

Ma foi, je n'en sais rien ; le diable, je crois, se plait à renverser tous mes projets ; donnez-moi toujours la lettre ; le plus pressé maintenant est de suivre Mad. Thibaut pour l'empêcher de faire une esclandre. ( *une fausse sortie.* ) Ah ! monsieur, voici votre oncle, c'est le coup de grace.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle ! tout est perdu.

## SCENE XV.

LAFLEUL, FRÉDÉRIC, D'ORTIGNY.

D'ORTIGNY.

Je viens savoir, monsieur, si vous serez bientôt las de me faire attendre.

FRÉDÉRIC.

Excusez, monsieur ; mais...

LAFLEUR.

Monsieur doit penser qu'avant d'aller se couper la gorge, on est bien aise de mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

D'ORTIGNY.

Taisez-vous... Je ne sais, monsieur, que penser de votre conduite, et si vous êtes un brave homme, pourquoi tant tarder à me le prouver. J'espère que vous n'avez plus aucuns motifs pour différer de me satisfaire.

FRÉDÉRIC.

Que répondre ?

## SCENE XVI.

LAFLEUR, FRÉDÉRIC, Mad. THIBAUT; LE BRIGADIER, D'ORTIGNY, deux Gardes *au fond.*

Mad. THIBAUT, *dans la coulisse.*

Par ici, messieurs, par ici.

D'ORTIGNY.

Que signifie tout ce tapage-là?

Mad. THIBAUT.

Par ici, dans cette salle.

LAFLEUR.

Ah! mon dieu, des gardes?

D'ORTIGNY.

A qui en veulent ces gens là?

FRÉDÉRIC.

Je l'ignore.

Mad. THIBAUT.

Tenez, messieurs, le voici.

LE BRIGADIER.

Ce jeune homme!

Mad. THIBAUT.

Oui, il a tué le neveu de monsieur.

LAFLEUR.

Ah! j'y suis: madame Thibaut a envoyé chercher la garde.

Mad. THIBAUT.

Oui, c'est moi; je ne veux pas d'un meurtrier dans ma maison; emmenez-le, messieurs, emmenez.

LE BRIGADIER.

Vous entendez, monsieur, ce dont on vous accuse; mon devoir m'oblige à m'assurer de vous.

FRÉDÉRIC.

Je demande à m'expliquer.

Mad. THIBAUT.

Et vous, monsieur, vous ne dites rien; remerciez moi donc d'avoir travaillé à vous venger.

D'ORTIGNY.

Fi! madame, votre procédé est affreux.

Mad. THIBAUT.

Celui-là est un peu fort, que ce soit vous qui me blâmiez.

LE BRIGADIER.

Veuillez me suivre, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Quel embarras? que dois-je faire?

LAFLEUR.

Le tour serait plaisant de vous faire mettre en prison pour vous être tué vous-même.

FRÉDÉRIC.

C'est bien l'instant de plaisanter.

LE BRIGADIER.

Allons, monsieur, marchons.

Mad. THIBAUT.

Oui, oui. Enmenez le, enmenez le.

FRÉDÉRIC.

Ma foi, je vais me nommer.

LAFLEUR.

Attendez un instant. ( *Il passe à la gauche de d'Ortigny, fait en passant un signe d'improbation à Mad. Thibaut et d'assurance au brigadier.* ) Quoi, monsieur, vous souffrirez que la justice se charge de votre vengeance!

D'ORTIGNY.

J'en suis désespéré. Mais que puis-je faire?

LE BRIGADIER.

Monsieur voudra bien m'accompagner pour faire sa déposition.

LAFLEUR.

Eh! monsieur, d'un mot vous pouvez empêcher mon maître d'être arrêté...

D'ORTIGNY.

Quel moyen?...

LAFLEUR.

Il est tout simple... On l'accuse d'avoir tué votre neveu... dites que c'est faux, et que c'est lui qui est votre neveu.

D'ORTIGNY.

Quoi!... tu veux... le meurtrier de mon Frédéric, l'homme que je veux punir. (*à part.*) Mais l'honneur me le commande.

LE BRIGADIER.

Messieurs, je ne puis attendre davantage.

D'ORTIGNY.

Je suis fâché, mon camarade, que vous ayez fait une fausse démarche, mais cette bavarde vous a trompé.

Mad. THIBAUT.

Comment cette bavarde !

LE BRIGADIER.

Quoi! ce jeune homme n'a pas tué votre neveu.

D'ORTIGNY.

Tué mon neveu ! eh ! si je vous disais que c'est lui qui est mon neveu.

LE BRIGADIER.

Lui !

Mad. THIBAUT.

Son neveu !

FRÉDÉRIC, *allant à d'Ortigny.*

Mon cher oncle !

LAFLEUR.

Voyez comme il prend la balle au bond...

D'ORTIGNY.

Oui, c'est mon neveu, Frédéric d'Ortigny.

FRÉDÉRIC.

Rien n'est plus vrai.

D'ORTIGNY.

Quel ton d'assurance !

LAFLEUR.

Oh ! il a de l'intelligence.

LE BRIGADIER.

Morbleu ! madame Thibaut, que signifient les sornettes que vous êtes venue me débiter ? un meurtre... une fuite...

Mad. THIBAUT.

Je vous assure que...

LE BRIGADIER.

Il vous convient bien de rendre la force publique complice de vos sottises !

Mad. THIBAUT.

Mais, c'est ce valet, lui-même...

LAFLEUR.

Oui : qui a voulu s'amuser aux dépens d'une hôtesse curieuse et indiscrette.

Mad. THIBAUT.

C'est une très-mauvaise plaisanterie ; vous exposez une femme comme moi à passer pour une babillarde, qui jase à tort et à travers ; c'est affreux !

LE BRIGADIER.

Pardon, messieurs, de vous avoir importuné ; je me retire. N'accusez que madame et ses contes extravagans.

FRÉDÉRIC.

C'est une bavarde.

LAFLEUR.

Une impertinente.

D'ORTIGNY.

Une folle. *( Le brigadier sort. )*

Mad. THIBAUT.

Une bavarde ! une impertinente ! une folle ! moi, moi, Oh ! j'en ferai une maladie, c'est sûr, j'en ferai une maladie. *( Elle sort. )*

---

## SCENE XVII.

LAFLEUR, D'ORTIGNY, FRÉDÉRIC.

D'ORTIGNY.

Vous voyez, monsieur, que je me suis conduit en ennemi généreux.

FRÉDÉRIC.

Croyez à ma reconnaissance.

D'ORTIGNY.

J'ai travaillé pour moi... Je ne serais point vengé, si je l'étais par d'autres mains que les miennes.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! vous persistez encore ?

D'ORTIGNY.

L'instant est propice, nous pouvons sortir ensemble ; votre valet nous suivra de loin ; l'un de nous aura besoin de son secours. —— Allez chercher l'épée de votre maître.

LAFLEUR.

Moi, monsieur !... oh ! cette commission est trop douloureuse. ( *à Frédéric.* ) Laissez-moi seul avec votre oncle.

FRÉDÉRIC

J'y vais moi-même.

D'ORTIGNY.

Je vous attends ici.

LAFLEUR, *à Frédéric.*

Soyez aux écoutes, et paraissez quand il en sera tems.

( *Frédéric sort.* )

---

## SCENE XVIII.

### LAFLEUR, D'ORTIGNY.

D'ORTIGNY.

Votre maître paraît bien vivement affecté...

LAFLEUR.

Ah ! monsieur ! si vous saviez le mal que vous lui faites... Il lui est vraiment impossible de se battre contre vous... il ne le peut pas, monsieur, il ne le peut pas.

D'ORTIGNY.

Il le faut, pourtant.

LAFLEUR.

Il ose encore espérer que non, sur-tout quand vous aurez jeté les yeux sur cette lettre.

D'ORTIGNY, *brusquement.*

Je ne veux pas la lire.

LAFLEUR.

Elle est de votre neveu.

D'ORTIGNY, *saisit vivement la lettre.*

De mon neveu ?

LAFLEUR.

En mourant, il a chargé mon maître de vous la faire parvenir.

D'ORTIGNY.

Pauvre jeune homme ! Oui, c'est bien là son écriture.

LAFLEUR.

Oui ; c'est bien elle. ( *à part.* ) Oh ! pour cela, j'en réponds.

D'ORTIGNY, *lit la lettre, s'attendrit et s'essuie les yeux.*

Ah ! je reconnais bien là la bonté de son cœur.

LAFLEUR, *à part.*

Il s'attendrit ; pour le coup, je le tiens. (*haut.*) Eh bien, monsieur, j'espère qu'il n'est plus question de duel.

D'ORTIGNY, *colère.*

Plus que jamais.

LAFLEUR, *à part.*

Quel homme indéchiffrable !

D'ORTIGNY.

Plus je reconnais de vertus dans l'ame de mon Frédéric, plus je dois en vouloir à celui qui me l'a ravi.

LAFLEUR, *à part.*

Ma foi, je ne sais plus comment m'y prendre, je suis au bout de mon rouleau.

D'ORTIGNY.

Votre maître tarde bien.

(*il fait un pas vers la chambre.*)

LAFLEUR, *se mettant au-devant de lui.*

Monsieur, vous voulez donc absolument vous battre avec celui qui a tué votre neveu ?

D'ORTIGNY.

Absolument.

LAFLEUR.

Eh bien, monsieur, battez moi, c'est moi qui l'ai tué.

D'ORTIGNY, *furieux*

Toi, misérable !

LAFLEUR.

Oui, monsieur, moi-même.

D'ORTIGNY.

Tu l'as donc assassiné ?

LAFLEUR.

Ah ! monsieur, lisez sa lettre ; il vous dit qu'on s'est comporté avec lui en homme d'honneur.

D'ORTIGNY.

Te plaira-t-il de me donner une explication ?

LAFLEUR.

Elle est bien simple... C'est que dans tout ce que je vous

i dit de votre neveu, il n'y a rien de vrai que son mariage.

D'ORTIGNY, *vivement.*

Il vit ?

LAFLEUR, *avec joie.*

Oui, monsieur.

D'ORTIGNY, *froidement.*

Et il est marié ?

LAFLEUR, *timidement*

Oui, monsieur.

D'ORTIGNY.

L'ingrat! Je ne lui pardonnerai jamais.

LAFLEUR.

Ah ! monsieur, il vaut mieux lui pardonner vivant que de pleurer mort... Si vous saviez comme il vous aime...

---

## SCENE XIX ET DERNIERE.

AFLEUR, D'ORTIGNY, FRÉDÉRIC, *entre, écoute, et reste au fond de la scène.*

D'ORTIGNY.

M'avoir désobéi !

LAFLEUR.

Avec quelle vénération, qu'elle tendresse il parle de ous ?

D'ORTIGNY.

Renversé tous mes projets !

LAFLEUR.

Et madame donc ?

D'ORTIGNY, *avec intérêt.*

Le rend-t-elle heureux ?

LAFLEUR.

Monsieur, ils répétaient sans cesse qu'il ne manquait que otre présence pour rendre leur bonheur parfait.

D'ORTIGNY.

Pourquoi a-t-il douté de mon cœur ? il devait . . .

LAFLEUR.

Se jetter à vos pieds.

FRÉDÉRIC, *s'élance aux pieds de d'Ortigny.*

Vous l'y voyez, mon cher oncle !

D'ORTIGNY.

Quoi ! monsieur, c'est vous qui êtes...

FRÉDÉRIC.

Le plus tendre, le plus repentant des neveux.

D'ORTIGNY.

Vous osez vous présenter devant moi ?

FRÉDÉRIC.

Mon oncle, je ne crois plus à votre colère, j'ai vu couler vos larmes.

D'ORTIGNY.

Pourquoi diable aussi me suis-je avisé de pleurer comme un sot ?... Allons, relevez-vous ; et moi qui voulais le tuer.... Ah ! Frédéric, vous m'avez fait bien du mal.

LAFLEUR.

C'est moi qui ai tout embrouillé, mais c'était par zèle.

D'ORTIGNY.

Je ne m'étonne plus si tout-à-l'heure il jouait si naturellement le rôle de mon neveu.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle, vous vouliez mon bonheur, vos vœux sont remplis, vous verrez mon épouse, elle est jeune, belle, sensible...

D'ORTIGNY, *attendri.*

Vrai ? partons donc sur-le-champ pour l'embrasser plutôt

LAFLEUR.

J'étais bien sûr, moi, que je finirais par arranger cette affaire-là.

FIN.